

LES MENSTRUES RELUES A PARTIR DE LEUR PERTE

Marie Christine Laznik

Les règles et la ménopause sont des thèmes éludés dans la littérature psychanalytique jusqu'à produire du déni, affirme le psychanalyste américain Owen Renik¹. Est-ce que l'étude de leurs points communs nous en éclairerait la raison ?

Les menstrues ont toujours, quelles que soient les civilisations, inquiété. Le sang menstruel possède des pouvoirs maléfiques. Dans les sociétés dites primitives, mais dans bien d'autres aussi, un homme, aux côtés d'une femme qui a ses règles, est en danger. L'Islam interdit aux menstruantes la pratique du culte et l'accès aux sanctuaires. Ce sang est à éviter, rappelle Michel Cros², car il est capable, par la mise en actes de procédés magiques, de donner la mort. Même dans la France, du début du XIX^e siècle, sont attribuées au sang menstruel « diverses propriétés malfaisantes telles que corrompre la viande, faire tourner le lait ou les sauces, avorter les melons, s'opposer à la fermentation panaière, troubler le vin ». ³ La femme réglée rend vulnérable son entourage, elle est une menace potentielle pour l'homme. Les femmes, vécues comme dangereuses pendant leurs règles, agissent comme si elles étaient agitées par un grand orage biologique. Corps fiévreux qui fait dire à Groddeck: « *L'embrasement, l'ardeur lubrique, le désir sexuel de la femme est, pendant ces jours de saignements, hautement accru... qu'il en soit véritablement ainsi est prouvé par un fait curieux: plus de trois quarts des viols se situent pendant ces époques* »⁴.

Ce sang dangereux, il faut l'éliminer. La saignée n'a pas d'autre but. Il faut, préconise le Lévitique obtenir une purification après laquelle l'homme pourra à nouveau approcher une femme. La gynécologue S. Epelboin⁵ indique qu'en Inde, les purifications périodiques sont complétées par une purification globale à la ménopause.

Puisque le sang menstruel possède des pouvoirs maléfiques, la ménopause est vécue, dans maintes cultures, comme la fin du processus d'élimination de ce sang démoniaque. Lorsque celui-ci ne peut plus s'éliminer, l'idée qu'une femme puisse devenir sorcière n'est pas loin.

Au XIX^e siècle, l'idée de cessation des règles était associée à la notion d'âge critique, de retour d'âge. C'est en 1816 que Gardanne publie le premier ouvrage entièrement consacré au sujet, dans lequel il propose le terme de ménopause, pour nommer la cessation des menstrues.

¹ Renik s'était intéressé un temps à la ménopause par le biais de ses travaux sur les règles. Voir Renik O. : « An example of disavowal involving the menstrual cycle », in *Psychoanalytic Quarterly*, LIII, 1984. « A case of premenstrual distress: bisexual determinants of a woman's fantasy of damage to her genital », in *Jour. of Amer. Psychoanalytic Ass.*; vol. 40, n° 1, 1992.

² Cros Michel: *L'anthropologie du sang en Afrique*, L'Harmattan, Paris, 1990.

³ J.-P. Poux, cité par Epelboin S.

⁴ Groddeck G. : *Le livre du ça*. « Tel », Gallimard, 1973, cité par Epelboin S. : « Le sang des femmes », in *Traité de gynécologie-obstétrique psychosomatique*, S. Mimoun organisateur, Flammarion, Paris, 1999, p. 71-84.

⁵ Epelboin S.: Op. cit..

Le terme *ménopause* peut être entendu en gynécologie, dans un sens restreint, comme *la cessation définitive des menstrues*. Elle est alors décrite comme le résultat de changements dans des relations extrêmement complexes entre certains signes chimiques et divers organes du corps.

Le rapport du premier congrès gynécologique mondial sur la ménopause⁶, proposait deux définitions possibles : a) *Phase du processus de vieillissement de la femme marquant la transition du stade reproductif au stade non reproductif (climatère)*. b) *Dernière période menstruelle (ménopause étymologique) arrivant pendant le climatère. Cet instant, qui survient après une phase d'irrégularités menstruelles, ne peut être défini que rétrospectivement, après une période d'aménorrhée d'au moins 12 mois*.

Ce terme de climatère, qui est d'ailleurs celui que Freud utilise, désigne la période de la vie d'une femme où des altérations somatiques et psychiques se développent, coïncidant avec l'arrêt des règles. Le climatère est donc la période intermédiaire entre les années où une femme est féconde et celles où elle ne le sera plus.

Les règles n'ont pas qu'une connotation négative. Elles sont aussi la trace d'une identité féminine. « *Où il y a des femmes, il y a des règles*, écrit S. Epelboin. *Depuis que la femme existe, parmi toutes les hémorragies, celle de la menstruation, qui comme le cycle de la lune revient à intervalles réguliers, est certainement celle qui a la plus puissante résonance symbolique sur le psychisme* »⁷. Selon elle, c'est ce cycle menstruel qui - à travers les siècles, les mythologies et les cultures - différencie fondamentalement une femme d'un homme. Nous constatons en effet, en tant qu'analystes, que les règles sont la trace la plus palpable de son identité féminine. Elles sont toujours liées aux représentations de la féminité, de la sexualité et de la fécondité. Le rôle des règles comme trait de l'identité féminine n'a pas échappé aux publicitaires. Pour promouvoir les protections appelées « Nana », c'est un beau jeune homme qui affirme: « *Plus les femmes sont 'nana' plus je les aime* ». ⁸ En l'absence d'un trait qui garantirait à un sujet son identité de femme, les règles viennent jouer ce rôle de repère manquant à cette identité. Mais pourquoi une femme dépendrait-elle de ses règles pour garantir son identité féminine? N'y aurait-il pas un autre trait auquel elle pourrait s'identifier en tant que femme ?

En 1972, dans son séminaire *Encore*, consacré en partie à la jouissance féminine, Lacan propose de penser deux côtés, un masculin et un féminin, sur lesquels tout sujet pourrait venir s'inscrire, indépendamment de son sexe biologique. Cette idée de séparer la biologie de l'identité sexuée était dans l'air du temps. Au même moment, des auteurs anglo-saxons élaborent le concept de *genre*, qui donne une place prépondérante à l'étude des aspects sociaux et culturels de la construction des identités sexuées. Mais les recherches autour du combat féministe prônent la mise en lumière des systèmes de croyances dont la détermination biologique serait le pivot. De ce mouvement essentiellement anglo-saxon au départ, les féministes françaises ont été protégées par Simone de Beauvoir qui, dans le *Le deuxième sexe*, montre comment *l'on ne naît pas femme, mais on le devient*. Elle prend le parti de Freud contre l'école anglo-saxonne. Souvenons-nous que dans son dernier article sur la féminité il affirme: « *Le rôle de la psychanalyse n'est pas de prétendre décrire ce qu'est la femme – tâche dont elle ne pourrait guère s'acquitter -, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle.* »⁹ Il prend là fait et cause pour le *made* contre le *born*, tandis que Jones, dans son naturalisme anglo-saxon, défendra l'idée qu'on *naît* femme.

⁶ Qui a eu lieu 1976, à Montpellier.

⁷ Epelboin S.: op. Cit.

⁸ Epelboin S.: op. cit.

⁹ Freud S. : (1932) « XXXIII^e leçon : La féminité », in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C. vol. XIX, p. 199.

Cette coïncidence n'est pas un hasard. Au cours des années où elle travaillait sur *Le deuxième sexe*, Beauvoir est allée écouter le séminaire de Lacan et s'est intéressé à ce débat entre Jones et Freud sur la féminité. Elle aurait même demandé à Lacan de l'aide pour son livre, mais faute de s'être entendus sur le temps à consacrer à ce travail, cela ne s'est pas fait.

Dans le débat entre Jones et Freud, Lacan a pris le parti de ce dernier. Pour lui, comme pour Freud, le primat du phallus est commun aux petits garçons et aux petites filles. Il définira les deux côtés par rapport à la fonction phallique. Dès lors, une petite fille pourra hériter de sa mère son identité maternelle, mais non pas son identité de femme. En tant que sujet, elle pourra être assurée par identification à un trait paternel, tout comme son frère, et cette identité là ne souffre pas des aléas de l'âge, il lui reste acquis comme son ombre. Cela peut faire d'elle un brillant sujet, créatif et admirable. Mais cela ne l'assure pas de sa féminité. Nous ne pouvons que le regretter, car si un trait d'appartenance pouvait garantir une femme dans son identité féminine, sa détresse serait moindre, surtout dans des moments de remaniement comme la ménopause, quand elle perd l'appartenance à la classe des mères qui lui revenait de par sa capacité de procréer. La clinique de la ménopause fonctionne comme un prisme, diffractant, dans ses divers composants, l'identité d'une femme.

La psychanalyste Pascale Bellot-Fourcade¹⁰ a osé formuler la ménopause en termes de *dépersonnalisation*. Ce terme me semble résumer parfaitement ce moment. Voyons comment.

La ménopause, selon la gynécologue Michelle Lachowsky¹¹, est la "perte du rythme qui signe l'appartenance au genre féminin, perte de la fécondité qui signe l'appartenance à la lignée des mères". Et elle ajoute : la ménopause laisse d'emblée une femme "sans papiers, sans ce passeport qui était sa jeunesse, avec ces corollaires, beauté et minceur."¹² Avec la perte du rythme des règles et de la possibilité d'être mère, ce sont ses papiers d'identité de femme, et de mère, qui lui sont ôtés. Il s'agit là, me semble-t-il, du registre proprement symbolique de cette dépersonnalisation.

Phénoménologiquement, la dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire, c'est à ne pas se retrouver dans le miroir que le sujet commence à être saisi par la vacillation dépersonnalisante. Ici, il ne s'agit pas ici de psychose, mais d'une psychopathologie de la vie courante, qui touche de nombreuses femmes au milieu de la vie. Mais c'est sous la plume de Colette, à la fin de *Chéri*, que la dépersonnalisation chez une femme au milieu de la vie trouve son accomplissement. Après avoir fait partir son jeune amant, Léa fait un geste face à sa glace : « Une vieille femme haletante répéta, dans le miroir oblong, son geste, et Léa se demanda ce qu'elle pouvait avoir de commun avec cette folle ». Selon Deutsch, les femmes qui savent s'observer éprouvent une sorte de dépersonnalisation face à leur propre image dans le miroir, qui se traduit par un « cette femme est-elle vraiment moi? »¹³.

Un exemple de la dimension imaginaire de cette dépersonnalisation est donnée par Simone de Beauvoir : « Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage... Rien ne va plus. Je déteste mon image, je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai jamais ». Ce qu'elle nomme ici *éberluée* me semble bien plus fort que le trouble de Freud sur l'Acropole. Et pire que de voir surgir du lac Loch Ness « le corps du monstre dont on a tant parlé »¹⁴, car ici l'objet vu est le sujet lui-même.

¹⁰ Belot-Fourcade P. : *La Ménopause : regards croisés entre gynécologues et psychanalystes*, Paris, 2004, pp 107-115.

¹¹ Lachowsky M. : « Qui a peur de la ménopause ? », in *Femmes, médecins et ménopauses*, Berger-Levrault, Age Santé Société, Paris 1999, p. 79-85.

¹² Idem, p. 81.

¹³ Deutsch H. : *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418.

¹⁴ Freud S. : *Lettre à Romain Roland : un trouble du souvenir sur l'Acropole*, O. C., vol. XIX, p.331.

Un jour, Sartre - faisant allusion au début du *Cheval roux*, où la narratrice est si atrocement défigurée par une déflagration atomique qu'elle dissimule ses traits sous un bas - avait demandé à Elsa Triolet comment elle avait eu le courage de s'imaginer avec un visage d'épouvante. "*Mais je n'ai qu'à me regarder dans une glace*", avait-elle répondu. Sur le moment, Simone de Beauvoir s'était dit qu'elle se trompait, une vieille femme n'est pas une femme laide. Plus tard, en repensant à cette histoire, elle a ces mots : "Aux yeux des autres, soit; mais pour soi-même, passé un certain seuil, le miroir reflète une femme défigurée. Maintenant je la comprenais."¹⁵

Si un trait - qui aurait garanti une femme de sa féminité - avait existé, il aurait pu aussi, dit Ch. Melman, « assurer la cohésion d'une image de soi volontiers inquiète et exposée à d'extravagantes sensations dysmorphiques »¹⁶. Il ne s'agit pas de psychose mais d'une psychopathologie de la vie quotidienne, courante chez les femmes au milieu de la vie. Et pourtant, en France les autobiographies de Beauvoir sont des *best-sellers*. En tant qu'écrivain, elle est certainement l'une des femmes les plus célèbres au monde.

On voit ici explicité la division chez une femme entre son être de sujet - qui peut au milieu de la vie connaître une grande puissance phallique - et sa féminité, sa capacité de séduction dans le rapport à l'Autre, de l'autre sexe. L'écrivain Beauvoir va très bien ; c'est la femme en elle qui souffre.

Dans le cadre d'une thèse de doctorat, j'avais été écouter des femmes à la consultation de ménopause du Dr Marianne Buhler¹⁷. Nous recevions les patientes ensemble et, à la fin de la consultation gynécologique, je proposais à certaines de les écouter sur leur crise du milieu de la vie.

Mathilde ou le fantasme d'avoir des règles

Vêtue d'un superbe manteau de vison et coiffée d'un très beau chapeau, Mathilde est une femme élégante, qui vient d'avoir 54 ans. A la gynécologue, elle décrit toutes ses démarches pour conserver son image et se dit enchantée de cette praticienne qui lui a donné une "pilule" grâce à laquelle elle s'est sentie une jeune fille, "*il y a quelques années, certes!*", ajoute-t-elle, en riant. Ce traitement lui ayant redonné des saignements, elle affirme: "*Je ne suis pas ménopausée, j'ai mes règles*". Après son départ, ma collègue gynécologue commente qu'elle lui a certainement dit qu'elle était ménopausée, mais Mathilde n'a rien voulu entendre.

Dès le début de son entretien avec moi, elle déclare, théâtrale mais enjouée: « *Vous voulez savoir comment j'ai vécu ma cinquantaine? Très mal, comme tout le monde; comme toutes les femmes à la même place. De plus, on m'avait enlevé un ovaire et une trompe. J'ai eu l'impression d'avoir perdu ma féminité. « Quand j'ai appris que je n'avait plus ni l'ovaire ni la trompe, cela a été un choc émotionnel. J'ai pleuré...j'ai téléphoné à mon ami et je lui ai dit : 'Est-ce que tu peux me faire l'amour pour savoir si je suis toujours une femme?' Il a ri. Mais, c'était sérieux* ».

« *Après cela, je n'ai plus eu mes règles pendant 6 mois. C'est le Dr M. B. qui a réussi à me les redonner. Grâce à elle, je me suis ressentie « femme », grâce aux règles. Quand on est jeune, on dit : vivement, que je ne les aie plus ! Lorsqu'on vieillit, à 54 ans, je suis très heureuse de les avoir. Vis-à-vis de mon ami, qui en a 50, je dis : J'ai mes saignements ! » Et en riant elle dit : - « Pour moi, les femmes ménopausées sont celles qui n'ont plus de règles ».*

Comme je lui fais remarquer que même des femmes assez âgées peuvent, sous traitement, conserver ces saignements, elle précise : - « *En tout cas on ressent moins la ménopause. Je ne ressens pas ce que mes amies de 54 ans ont. Après tout, je suis peut-être ménopausée? Il faudrait que je demande au DR B. Mais je me sens si jeune grâce au DR B.! Mes amies qui n'ont plus de règles, vont très mal. Anne, par exemple,*

¹⁵ De Beauvoir S. : (1963) La force des choses II op.cit.

¹⁶ Melman C. : Op. Cit.

¹⁷ Que je remercie encore une fois.

elle va très mal. Elle ne peut pas prendre de traitement parce qu'elle a un problème de cœur. Elle a beaucoup grossi, elle fait du 50 au lieu du 44. Comme son ami l'a trompée, l'a quittée pour une plus jeune, elle s'est laissée aller. Elle me dit: « Comment veux-tu qu'à mon âge, je retrouve quelqu'un? » Elle a un petit peu raison : 54 ans, bientôt 60 !" C'est exactement l'âge de Mathilde, mais elle a toujours ses règles.

Pour certaines femmes, la vue du sang, qui rappelle les règles, semble rester comme une garantie de leur féminité et de leur droit au désir. J'ai remarqué que les saignements de privation dus à un traitement hormonal séquentiel, sont très souvent appelés "règles", non seulement par les patientes mais aussi par le gynécologue.

Selon Sylvain Mimoun, il est probable que même « *les hommes perçoivent le traitement « avec règles » comme un avantage car celles-ci sont, pour eux, une part constitutive de la féminité et de la fécondité.* »¹⁸ Dans l'opinion masculine, la poursuite des règles par le THS améliore la qualité de vie d'une femme qui retrouverait ainsi une pseudo fécondité rassurante, liée à la réapparition des menstrues. Cette opinion, poursuit Mimoun, est partagée par de nombreuses femmes qui disent : « *Je veux avoir mes règles pour rester femme.* » Et parfois l'interrogent : « *Le traitement que je prends est-il contraceptif ?* » Certaines affirment : « *Je n'ai pas eu la ménopause car j'ai pris un traitement hormonal pour y échapper.* » J'ai d'ailleurs entendu cette phrase dans la bouche d'une psychanalyste connue et qui avait dépassé, depuis fort longtemps, l'âge de la ménopause. La lutte contre la détresse est bien humaine et le déni, une défense fréquente.

La psychanalyste anglaise Dinora Pines (1993)¹⁹, dans un chapitre consacré à la ménopause, rappelle que, dans ce moment de la vie, il faut faire face à la perte inévitable de la jeunesse et de la fertilité. Pour Pines, même si cette période est associée à la fin de la reproduction, certaines femmes qui continuent d'avoir des « règles » après leur ménopause, accueillent leur saignement comme le signe qu'elles sont encore jeunes et désirables. L'auteur appelle « règles » le saignement par privation hormonale qui a lieu sous THS. Selon elle, il faut distinguer le désir d'être enceinte du désir d'avoir un enfant. Une femme peut avoir pris, depuis déjà un certain temps, la décision consciente de ne plus avoir d'enfant, l'expérience clinique montre que, dans sa tête, il y a toujours la possibilité d'un nouveau bébé, jusqu'à ce que la ménopause détruise ce fantasme d'espoir et son sentiment de jeunesse éternelle. Pour beaucoup de femmes, qui ont eu du plaisir à concevoir et être mère, c'est, dit-elle, un des plus durs moments à affronter. Les règles apparaissent alors pour ce qu'elles sont : une trace d'identité féminine et une garantie de puissance maternelle.

S. Epelboin a observé dans sa pratique de gynécologue que les aménorrhées pré-ménopausiques ou ménopausiques peuvent parfois révéler des fantasmes de grossesse. C'est le second diagnostic d'aménorrhée chez la femme de la cinquantaine. Elle cite l'exemple de Mme M., 53 ans, qui consulte en urgence pour une demande d'IVG. Cette femme divorcée, aux relations amoureuses épisodiques, présente depuis quelques mois, des cycles allongés, irréguliers. Ayant eu des rapports avec son ami quelques semaines auparavant, elle s'inquiète de l'absence de règles, d'autant qu'un test en pharmacie, se serait avéré positif. En consultation, elle insiste longuement sur l'impossibilité de poursuivre sa grossesse (sa fille a 18 ans, son compagnon n'est pas fixe), mais aussi sur la pénibilité de cette démarche d'IVG. Ce qui étonne sa gynécologue, c'est que, paradoxalement, elle réagit très mal quand, après un examen clinique qui ne trouve pas un gros utérus, elle lui demande -, au vu d'antécédents de grossesse extra-utérine -, un dosage quantitatif en laboratoire et une échographie : « *Bien que fort réticente, Mme M. pratique ces deux examens qui constatent l'absence de toute grossesse, ce qu'elle conteste très violemment avant de l'admettre. C'est très déprimée que Mme M. repartira chez elle sans intervention chirurgicale, exprimant sa frustration et le*

¹⁸ Mimoun S. : « Réalité des représentations sociales de la ménopause : le vécu quotidien du gynécologue », in *Stéroïdes, Ménopause et approche socioculturelle*, Elsevier, Inst. Theramex, Paris, 1998, p. 81-89.

¹⁹ Pines D.: « The menopause », in *A woman's unconscious use of her body: a psychoanalytical perspective*, London, Virago Press, 1993, p. 151-166.

sentiment d'avoir été trompée, comme si les examens lui avaient trop violemment interrompu sa grossesse imaginaire dont elle avait presque réussi à se convaincre puis à convaincre chacun.» Epelboin en conclut qu'être capable de faire un enfant fait échec au temps, même si la grossesse est refusée sur le plan conscient. La gynécologue Michelle Lachowsky résume ainsi cette ambivalence de la femme de la cinquantaine : « *Ne plus vouloir n'est pas ne plus pouvoir* »²⁰.

Blanche-Marie qui saignait à la place de pleurer

Blanche-Marie est une femme mauricienne, qui a dû être assez belle et dont le mari français semble toujours très épris. Il l'accompagne lors de la consultation de gynécologie et tient absolument à rentrer dans le bureau, ce qui est tout à fait inhabituel.

D'emblée, Blanche Marie lance: « *Dr, vous êtes mon dernier espoir!* » Elle dit saigner abondamment et raconte une série de traitements qui ont échoué. Ce saignement est mis au premier plan : elle sort un agenda où sont inscrits les jours, ainsi que l'intensité des saignements. Il semble que ce sang ait tout envahi dans la vie de Mme et ait emporté, vraisemblablement, sa vie sexuelle. Comme le médecin la fait parler, il ressort que ces saignements se sont intensifiés de façon dramatique depuis février. Ce n'est qu'incidemment qu'elle finit par raconter que sa fille aînée a eu, trois mois auparavant, un accident grave en Ile Maurice et garde d'importantes séquelles, malgré les soins qu'elle a pu recevoir en France. Il apparaît aussi qu'en février - donc juste avant l'intensification de ses saignements – Blanche Marie a appris que sa fille cadette est porteuse d'une neurofibromatose asymptomatique²¹, maladie génétique que sa mère à elle lui avait transmise. Ni l'une ni l'autre ne souffrent de symptômes, mais un nuage sombre pèse sur leur tête.

Le Dr B. compatit face à cette série assez terrible et commente, plutôt pour elle-même : - « *Au fond vous saigniez à la place de pleurer.* »

Ces paroles auront, semble-t-il, une importance capitale. Il est pensable qu'elles aient permis au traitement hormonal proposé d'être d'emblée efficace quant au symptôme. Elle reviendra « ravie » à la consultation suivante. Son hémorragie est terminée, elle a des règles tout à fait normales. Tout se passe bien, dira-t-elle.

Blanche-Marie raconte alors avoir acheté le livre du Dr B. : - « *Grâce à ce que j'ai lu dans votre livre, je vais aller toute seule en Tunisie pour faire de la Thalasso!* »

Nous pouvons penser que ce qui a été dit à la première consultation a permis un transfert très positif de Blanche Marie sur son gynécologue et sur son livre. Elle a dû y lire que la péri-ménopause était un moment important, où il fallait s'occuper mieux de soi et prendre des décisions pour l'avenir. D'ailleurs, elle annonce sur un ton cérémonial : - « *Docteur, nous avons un an pour faire un dosage hormonal. Alors, mon mari sera à la retraite et nous partons pour l'Ile Maurice!* » Elle lui demandera de lui dédicacer le livre. Blanche Marie part en nous embrassant et en nous remerciant, toutes les deux, avec effusion.

A l'entretien, que je lui ai proposé, elle vient encore avec son mari et me demande s'il peut y participer, mais peu de temps après, elle s'exclame : - « *Que je puisse respirer sans lui ! J'ai été deux semaines à la thalasso seule. Si vous allez à Sous, je vais parler de vous au médecin. Elle devait entendre ce que je ne lui disais pas; elle a été d'une gentillesse! Elle m'a fait un programme d'une semaine sur quinze jours; très généreuse. Cette eau de mer - je suis née dans une île - j'ai besoin de me ressourcer. (Enthousiaste): Le traitement*

²⁰ Lachowsky M.: « Ne pas vouloir, ne pas pouvoir : A propos du désir de grossesse à la ménopause », in *Reproduction humaine et hormones*, 1992, vol. 5, n° 6, p. 479-482.

²¹ Maladie de Recklinghausen

hormonal, je suis certaine qu'il me joue sur le moral²² ; à la limite, je me serais laisser aller. Je traînais en robe de chambre, à l'âge de 46 ans. »

Si nous déchiffrons ce paragraphe nous entendons que grâce à la lecture du livre de sa gynécologue, Blanche-Marie s'est permise d'aller seule en thalasso, de prendre un certain champ par rapport au mari et de sortir d'une dépression dans laquelle elle n'avait même plus le courage de s'habiller. Elle ne parle pas de sa gynécologue mais déplace son amour de transfert sur la femme médecin qui l'a reçue au bord de la mer. « *Elle devait entendre ce que je ne lui disais pas* », peut aussi s'appliquer à la souffrance que sa gynécologue a entendue, au-delà du saignement.

Je vais maintenant présenter deux vignettes de cas d'analysantes.

Rosa ou la sublimation du désir d'enfant

Rosa, 47 ans, responsable de collection dans une maison d'édition, venait juste de reprendre une analyse quand ce type de question s'est posé à elle. Au cours d'une séance, Rosa aborde le sujet de l'âge. Son mari est parti dîner en ville, sans le lui dire ; elle avait justement préparé un repas-surprise, ce qu'elle fait rarement. Elle associe sur le fait qu'elle est allée voir sa gynécologue parce qu'elle n'avait pas ses règles.

A ses questions concernant la ménopause, la gynécologue s'était contenté de répondre : « *On verra après votre dosage.* » Rosa : - « *Je voulais qu'elle me dise : 'vous devenez ménopausée' ; elle ne me l'a pas dit. Je me disais que tout ça, c'est peut-être une question d'hormones : cette envie de pleurer tout en étant en colère, cette envie de ne rien faire.* » Quand elle avait demandé à la gynécologue à quel âge survenait la ménopause, elle lui aurait répondu que c'était en fonction de sa mère.

Rosa : - « *Je suis sortie de chez la gynécologue avec un mélange de tristesse et de colère. J'ai pensé : -'Ma mère, elle m'a menti'. Elle a dû se confondre entre 48 et 55 ans.*

Sa mère, à la quarantaine, faisait de fortes colères. Comme pour dire qu'il fallait laisser courir ou ne pas y faire attention son père commentait : - « *ça, c'est la ménopause* ».

Jusqu'à quand est-ce si difficile d'être une femme ? Se demande Rosa. Elle se souvient avoir eu ses règles à onze ans, ça durait une éternité, une semaine. Elle les avait eues le jour de Noël : - « *il y avait une fête chez moi. On m'avait mis une robe blanche, elle était toute tâchée parce que je saignais beaucoup.* »

Rosa se met à inscrire sur son agenda les dates de ses saignements : elle en a eu deux fois en juillet, en août elle n'en a pas eu et, en septembre, cela a duré 15 jours. Depuis, plus rien. Et, à nouveau, les revoilà. Puis, elles disparaissent encore.

Quelques mois plus tard, le sujet de la ménopause revient dans la cure. Ce matin-là, n'ayant pas ses règles, elle a fait un test de grossesse. Rosa : - « *Je ne suis pas enceinte, je m'en doutais.* » Elle raconte alors avoir fait, deux jours auparavant, le rêve suivant : « *Je disais à mon mari que j'étais enceinte. A ma grande surprise, dans le rêve, il me répondait : 'On le garde'.* »

La fatigue qu'elle ressent depuis quelque temps doit être liée à ça, pense-t-elle – « *C'est la deuxième fois que ça m'arrive d'avoir des règles qui sautent ; on doit avoir les mêmes symptômes que quand on est enceinte : sommeil, fatigue. Quand j'ai eu mes règles, à onze ans, j'avais les mêmes symptômes. Quand mes règles ont sauté, la première fois je suis restée dans le vague. Cette fois-ci, j'ai fait le test de grossesse, sinon je vais penser : ça pourrait encore m'arriver d'être enceinte* ».

²² Etrange lapsus! Puisqu'elle veut dire qu'elle va mieux depuis qu'elle le prend.

Rosa repense à son rêve : « *C'était surprenant l'annonce que je faisais à mon mari et la réponse qu'il me donnait. La deuxième fois que mes règles se sont arrêtées, je me suis dit : ce n'est pas la première fois. Il y a quelques mois, j'avais voulu prendre des hormones, mais mes règles étaient revenues. Le mois dernier, j'attends, je sais que ce n'est jamais pile dans la régularité. J'attends, j'attends, j'attends. Puis, un signe vient du corps, j'ai les seins gonflés. Au début, je n'étais pas inquiète d'être enceinte. Mais au bout de deux semaines avec les seins gonflés, je me suis dit qu'il y avait quelque chose : les glandes mammaires, ça me faisait penser à la maternité. Comme si mon corps me jouait des tours !* » Lors de ses premiers rapports sexuels, elle se demandait toujours : Est-ce que je vais être enceinte ? » Même après, avec la pilule, la question revenait quand même. Depuis quelques jours, elle parlait d'acheter un test de grossesse . Ce matin, elle l'a fait, mais a ressenti le besoin de le dissimuler sous ses vêtements : -« *comme si j'avais quelque chose à cacher à vis-à-vis de mes filles. Je me suis enfermée dans ma salle de bains. Il fallait attendre 4 minutes avant la lecture ; je me suis reconchée. Je me disais : Je vais voir ? Je ne vais pas voir ? Quand j'ai lu la notice, j'ai cru voir apparaître les deux points roses, ce qui veut dire que l'on est enceinte. Une hallucination ?* » Elle a fini par se forcer à mieux regarder, tout en constatant : « *En même temps je ne voulais pas savoir et, en même temps, c'était un soulagement, les deux. »*

Déjà mère de deux grandes adolescentes, elle se défend, bien entendu, de vouloir encore un bébé : - « *Non ; non, cela aurait été terrible !* » Elle se dit qu'elle va retrouver son énergie en s'occupant de sa nouvelle collection : des livres pour bébés, justement.

Selon la gynécologue Michèle Lachowsky, les femmes sont nombreuses à avoir peur de ces retards de règles qui, il y a peu, signifiaient un risque d'enfant et aujourd'hui signent un tout autre risque, celui de plus jamais en avoir. Une de ses patientes - une femme de 49 ans à l'allure encore jeune - veut se persuader qu'elle est enceinte parce qu'elle n'a pas eu ses règles et se montre très blessée en apprenant que cela ne lui est plus possible. Lachowsky commente : « *Elle aurait voulu qu'on accordât le même crédit à ses ovaires, ou au moins qu'on ait l'élégance de faire un peu semblant. Comme disent les enfants : « On joue que je peux encore ».* Les femmes se révoltent bien plus souvent que l'on ne le pense, ajoute-t-elle. « *Pour vous gynécologues, la cause est entendue, je n'ai plus de raison de me poser de problème, je ne peux plus être enceinte, il n'y a plus de risque de grossesse. Et si je préférerais celui-là au risque de ménopause ? Laissez-moi rêver encore un peu !* »²³.

A l'adresse de ses collègues gynécologues, elle prévient : « *La crainte de la grossesse n'est plus du tout celle d'avant, d'avant la quarantaine. Elle est un rempart contre l'avancée de l'âge, le grain de sable dans l'horloge biologique, elle a valeur d'exorcisme.*

Ingrid ou la peur de l'inceste

Ingrid aussi va vivre l'installation de sa ménopause pendant son analyse. La ménopause n'est qu'un des innombrables fils du tissage de son histoire psychique, fil que nous allons suivre en transcrivant quelques fragments des séances qui ont tourné autour de cette question, entre la découverte de sa péri-ménopause et l'installation définitive de sa ménopause.

Ingrid est une belle et grande blonde de 44 ans. Plus âgé qu'elle, son mari l'aime et donne de la valeur à leur vie érotique. Elle arrive en consultation en m'expliquant qu'il se plaint de la vague de désintérêt de sa femme pour la sexualité. Le début de ce désintérêt avait coïncidé avec la puberté de son fils aîné, grand jeune homme qu'elle décrit avec une abondante chevelure érigée autour de la tête. Dès la première séance, elle dit avoir l'impression de trop le surveiller ; elle aimerait être moins sur son dos. L'analyse d'un rêve devait lui permettre de prendre la mesure de son fantasme

²³ Lachowsky M. : op. cit.

incestueux inconscient envers ce fils, ce qui avait rendu plus libre sa relation avec lui. Pendant quelques temps, elle avait repris une vie sexuelle plus épanouie avec son mari.

Il y a deux ans que je l'écoute lorsque sa gynécologue lui fait faire un dosage hormonal à la suite d'un arrêt de règles. Le dosage indique que la ménopause est entrain de s'installer. Ingrid associe tout de suite sur le vieillissement. Même si elle reprend là un thème souvent abordé à propos de la ménopause, il nous semble qu'elle en parle mieux que les spécialistes.

Ingrid : « *Je n'ai pas mon cycle, mais je suis trop jeune pour être ménopausée. J'ai 45 ans, je ne suis pas trop jeune*²⁴. *Quand j'ai commencé à ne pas avoir mon cycle, je me suis dite qu'il y avait un rapport avec le travail que je faisais ici. Il a été question que je trouve un travail, ou que je reprenne mes études. Pendant dix ans à la maison, cela ne m'avait pas traversé l'esprit. A partir du moment où je commence à me questionner, alors, pouf ! Je n'ai plus de cycle. Je me dis que je ne vais pas pouvoir tout avoir : être une femme, avoir des enfants et faire des choses qui m'intéressent. Ce sont des choses incompatibles. Si je deviens une journaliste, alors j'efface tout le monde : mon mari, mes enfants.* »

Ingrid poursuit : - « *Par rapport aux règles, je me suis dite aussi : mon mari, il est plus âgé que moi, il vieillit ; si je n'ai plus mes règles, alors je suis vieille comme lui. Je vois des femmes plus âgées que moi, vieilles, moches, et – parce qu'elles ont leurs cycles, leurs règles – je les envie. Si on a ses règles, on peut avoir des bébés ; c'est un pouvoir très fort. Pouvoir avoir des bébés, au moment où on décide : Je veux avoir un bébé ? Alors je peux ! Tous les mois. Le cycle, c'est la possibilité, tous les mois, d'avoir un bébé, parce que j'associe cela à être une femme.* »

Ingrid rassemble ici plusieurs questions très importantes. Même si elle n'a pas lu Helene Deutsch, Ingrid illustre bien ce que cette dernière a dit à propos de la valeur des règles pour une femme au milieu de la vie : elles sont la preuve renouvelée du pouvoir d'engendrer d'une femme. La gynécologue Michèle Laschowsky distingue le *pouvoir enfanter* du *vouloir enfanter*.

Une de ses patientes, jolie femme, s'inquiète de savoir si elle pourrait être encore enceinte. Lachowsky lui demande : - « *Mais dites-moi, vous avez quarante-trois ans, vous souhaitez une grossesse actuellement ?* » Ce à quoi sa patiente lui répond : « *Je n'ai jamais dit que je voulais un enfant. J'aimerais pourtant bien savoir si je peux encore !* »²⁵

Comme il y avait plusieurs mois qu'Ingrid n'avait plus ses règles, ses dosages hormonaux indiquant qu'elle était en ménopause, le médecin lui a prescrit un THS Les saignements dus au traitement l'apaisent un peu. Même si c'est une façon de tricher, elle se dit qu'elle a ses règles. Si comme la psychanalyse nous enseigne, il n'y a aucun trait spécifique qui puisse assurer une femme de son identité, les règles étant un signe perceptible de la différence sexuelle, elles peuvent servir de base à une identité féminine toujours à la recherche d'un trait qui pourrait la spécifier.

UN ROMAN DE THOMAS MANN

Dans *Le mirage*,²⁶ le romancier se consacre à étudier chez une femme les fantasmes concernant les règles au moment de l'installation de la ménopause et leur rapport avec les fantasmes amoureux.

L'histoire débute quand l'héroïne va avoir cinquante ans. Rosalie est veuve depuis dix ans et vit paisiblement de ses rentes, entourée de ses enfants : une fille de vingt neuf ans et un fils de seize. Sa fille a un pied bot qui fait d'elle une infirme célibataire et extrêmement fière, ce qui ne semble pas déranger sa mère, cela la garde en sa compagnie. Rosalie a une silhouette bien

²⁴ Sa mère a été ménopausée à 42 ans.

²⁵ Lachowsky M. : « *Ne pas vouloir, ne pas pouvoir : A propos du désir de grossesse à la ménopause* », in *Reproduction humaine et hormones*, 1992, vol. 5, n° 6, p. 479-482.

²⁶ Mann T. : (1953) *Le mirage*, trad. de l'allemand par Louise Servicen. Ed. Albin Michel, 10/18, Paris 1997.

conservée et une abondante chevelure ondulée, déjà fortement touchée de gris mais, grâce à une paire d'yeux vifs et magnifiques, elle offre toujours une apparence juvénile.

Dès le début du roman, on parle de la ménopause qui s'installe et de sa cohorte de troubles.

Thomas Mann nous livre de longues descriptions des règles féminines et de leur douleur. Comme Anna a les siennes et s'en plaint, sa mère lui fait l'éloge d'une pareille souffrance, glorieuse pour une femme et dont elle regrette de ne plus pâtir. Depuis deux mois elle n'a plus ces règles qui, pour elle, ont la valeur d'un « *acte vital féminin. Toujours, aussi longtemps que nous restons femmes, non plus enfants et pas encore vieilles et impuissantes, toujours à nouveau l'organe de notre maternité connaît une recrudescence abondante de sa vie sanguine...* ».

Quand on n'a plus ses règles, ajoute-t-elle, cela signifie « *que nous cessons d'être une femme et nous ne sommes plus que son enveloppe desséchée, usée, inutilisable, exclue de la nature. Ma chère enfant, c'est très amer.* »

Elle se plaint que, à la différence des femmes, les hommes puissent continuer à être des hommes la vie durant. « *Du reste, qu'est-ce que cinquante ans pour un homme? Pour peu qu'il ait du tempérament, son âge ne l'empêche pas de jouer les jolis cœurs et tel qui a les tempes grises remporte des succès auprès de très jeunes filles. Mais chez nous, femmes, trente-cinq ans en tout et pour tout nous sont assignés pour la vie de notre sang et de notre féminité pour nous permettre de devenir un être complet; et à cinquante ans nous sommes usées, notre capacité de procréer s'éteint et devant la Nature nous ne sommes plus que des ruines.* »

Plus loin, elle avoue encore à sa fille que c'est « *très difficile déjà pour le seul corps de se faire à un nouvel état cela entraîne en soi et pour soi beaucoup de tourments. Et si, de plus, on se trouve douée d'une sensibilité qui ne veut pas encore entendre parler de dignité ni du respectable état de matrone et se rebelle contre le dessèchement du corps - c'est assurément dur. L'adaptation de l'âme à la nouvelle constitution physiologique, voilà le plus difficile.* »

C'est à ce moment qu'apparaît dans l'histoire un nouveau personnage. Il s'agit d'un jeune américain de vingt quatre ans qui est resté en Europe depuis la guerre; le roman se passe au début des années vingt. Il donne des cours d'anglais dans les bonnes familles de la ville. Il viendra pour enseigner l'anglais au fils et deviendra, bientôt, un habitué de la maison.

Petit à petit, Rosalie va tomber amoureuse de ce grand jeune homme et Mann va décrire les métamorphoses physiques chez cette femme au retour d'âge. Elle en prend soudain, elle-même, conscience : « *Grands dieux, mais c'est que je l'aime, je l'aime comme je n'ai jamais aimé! Est-ce concevable? Car enfin, je suis à la retraite, la nature m'a fait passer à l'état paisible et respectable de matrone.* » Elle se demande si elle n'est pas devenue une vieille impudique.

Ce qui intéresse Mann ce sont les effets du désir amoureux sur une femme d'âge mûr. Il fait dire à Rosalie : « *la nature peut provoquer une merveilleuse éclosion de l'âme alors même qu'il est déjà tard, voire trop tard - la faire s'épanouir dans l'amour, le désir et la jalousie, comme je l'apprends dans un ineffable tourment!* ». Elle veut adorer le miracle de la nature « *le douloureux et honteux printemps de mon âge et de mes sens* », comme elle l'appelle.

Mann dit que Rosalie exerçait sur le jeune américain, Ken, une réelle attirance; la féminité primesautière de cette mère de famille lui était sympathique, il se sentait à l'aise dans la chaleur qui émanait d'elle vers lui. L'auteur remarque qu'une femme de cette âge peut être belle : « *son apparence à cette époque connut un nouvel épanouissement, un regain de jeunesse qui lui valait des compliments* ». Si sa silhouette s'était toujours maintenue jeune, on était surtout frappé par l'éclat de ses yeux, l'animation de son teint, la mobilité de son visage. Dans des soirées il arrivait qu'une autre femme lui dise: « *Très chère, vous êtes étonnante! Comme vous êtes ravissante, ce soir! Vous éclipserez les jeunesse de vingt ans. Dites, quelle fontaine de Jouvence avez-vous découverte?* » C'était le déferlement, l'inondation de l'immense douceur qu'elle éprouvait en pensant à son aimé que les yeux des autres remarquaient quand ils la trouvaient jeune et ravissante.

Elle s'en ouvre à sa fille: « *- Que dirais-tu, Anna, si ta mère sur ses vieux jours était en proie à un sentiment brûlant, de ceux qui sont réservés à la puissante jeunesse, à la maturité et non à une féminité défleurie?* » Et elle précise: « *Oui, j'aime, j'aime avec ardeur et désir et extase et douloureusement comme tu as*

aimé dan ta jeunesse. (...) je suis fière du printemps de l'âme dont la nature me gratifie de si prodigieuse façon, je souffre quand même... »

Bien sûr, sa fille, prise comme confidente ne comprend pas, ne veut pas comprendre. Selon elle sa mère, « *comme toute les femmes une fois dans leur vie, traversait une période difficile dont les effets retentissaient fâcheusement sur sa santé* ».

Mann insiste sur le fait que cette femme ne refoule pas sa passion, ne la vit pas comme honteuse, elle en est fière. « *Je suis bienheureuse jusque dans ma torture et ma honte, et fière du printemps douloureux de mon âme...* » Voici qui n'avait pas été prévu dans les écrits de Freud. Même la fille est obligée de reconnaître la métamorphose de sa mère: « *J'entends qu'une sorte de rajunissement s'est opéré en toi (...) je croyais voir d'une manière un peu fantasmagorique surgir tout à coup de la chère silhouette de matrone la maman d'il y a vingt ans, telle que je l'ai connue quand j'étais une petite fille oui, mieux encore... comme je ne t'ai jamais vue, c'est à dire comme tu devais être quand tu étais toi-même une toute jeune fille.* » Mais, il fallait s'y attendre, une pareille transformation ne rassure pas la fille.

La réponse que la mère fait à sa fille, à propos de sa métamorphose, est étonnante, audacieuse dans sa formulation: « *C'était l'œuvre de sa jeunesse. C'était la lutte de mon âme pour égaler sa jeunesse et ne pas avoir à me consumer devant elle dans la honte et l'humiliation.* » Ce n'est pas habituel de trouver cela écrit. Néanmoins, il est de constat fréquent qu'un homme de la cinquantaine, qui épouse une femme plus jeune, récupère une certaine jeunesse ; le conte de Rique à la Houpe nous enseigne que ces métamorphoses sont pensables. Mais ici, il s'agit d'une femme avec un homme plus jeune et cela est marqué de l'interdit de penser.

Comme la fille aimerait retrouver sa bonne vieille mère, elle lui intime de laisser tomber cette histoire. La mère s'insurge contre sa fille qui veut lui faire étouffer le douloureux printemps que la nature à accordé à son âme. Voici comment le choix d'un homme plus jeune par une femme d'âge mûre est défendu par Rosalie : elle évoque Sarah qui a ri non pas à cause de son âge, comme c'est dit dans la Bible, mais à l'idée de connaître la volupté auprès de son maître Abraham, si vieux déjà. Tandis que son maître à elle, il est jeune ; c'est pour cela que la volupté est dans son sang, dans son désir. Sa fille lui fait remarquer que Ken a l'âge d'un fils et qu'elle ferait mieux de lui porter un amour maternel.

Helene Deutsch aurait dit que c'est pour cela qu'elle était amoureuse du précepteur de son fils, et peut-être même par déplacement.

C'est alors qu'un retour de règles est fêté par Rosalie comme une victoire. Il est assez courant qu'en péri-ménopause des règles puissent revenir après deux mois d'interruption. Mais dans ce roman cela prend la valeur d'un miracle. Pour Rosalie, la nature la récompense « *elle efface ce qu'elle semblait avoir déjà perpétré sur mon corps, elle démontre que c'était une erreur. (...) C'est l'âme qui se révèle maîtresse du corps. (...) Me voilà redevenue femme, un être complet, une femme qui a retrouvé ses aptitudes, il m'est permis de me sentir digne de la jeunesse virile qui m'a ensorcelée, et devant elle je n'ai plus à baisser les yeux avec un sentiment d'impuissance!* »

Ce passage mérite que l'on s'y arrête, car il est tout à fait d'actualité. La possibilité de redonner des saignements aux femmes qui n'en ont plus fait partie du choix du protocole du THS qu'un gynécologue propose à une femme. Nous avons remarqué dans la consultation gynécologique que, d'un commun accord, ce saignement est appelé « règles », tant par le médecin que par sa patiente. Et pourtant, ce n'est qu'un saignement de privation hormonale. Mais il permet à certaines patientes de se sentir, à nouveau, femmes ayant, de ce fait, droit à la séduction et aux rapports amoureux. Nous avons vu que dans le cas de Mathilde que le retour de ses « règles » lui permet d'avoir des amants tandis que certaines de ses amies - qui ne peuvent pas avoir de THS et qui n'ont donc plus leurs règles - ne se le permettent plus et l'envient. Le rôle de cet élément d'autorisation semble plus flagrant quand il s'agit, pour une femme de la cinquantaine, de faire de nouvelles conquêtes. Pour Mathilde aussi, il s'agit d'un prodige, et sa gynécologue est une fée.

Sous la plume de Mann, nous lisons aussi le net besoin de dénier la ménopause : c'était une erreur, c'est corrigé. Cela nous rappelle le titre d'un des *best sellers* sur la question: *La ménopause*

effacée. Une anecdote peut ici venir éclairer l'intensité du besoin de ce déni. Comme nous propositions à une psychanalyste, connue pour ses travaux sur la féminité, de participer avec nous à un groupe de recherche sur la ménopause, cette femme de plus de soixante ans nous répondit: « *Mais avec le THS, ça n'existe plus maintenant, la ménopause ; d'ailleurs j'ai toujours mes règles!* »

En récupérant ses règles, Rosalie dit être redevenue un être complet et ne plus avoir un sentiment d'impuissance.

Sur la quatrième de couverture il est précisé par Michael Hamburger, du Magazine Littéraire que « *dans son rajeunissement affectif et même physique, il faut sans aucun doute voir une allégorie* ». Pour Hamburger, Mann contrevient aux lois de l'art narratif réaliste. Tel n'est pas notre avis. Les endocrinologues décrivent parfaitement ce type d'action de la psyché sur le soma. C'est comme cela que s'expliquent les ménopauses précoces dues à un choc émotionnel. De même, et surtout en péri-ménopause, ils reconnaissent que des sécrétions hormonales peuvent varier en fonction d'événements affectifs. Mais, bien sûr, tout cela n'est que temporaire et la ménopause reste inéluctable.

Au-delà du débat psychosomatique que cet événement suscite, ce qui est en jeu, c'est l'idée, toujours actuelle pour certaines femmes, que le retour des règles autorise la vie amoureuse. Rosalie dit que la nature a pris fait et cause pour son sentiment « *et m'a signifié sans équivoque qu'il n'y a pas à rougir devant elle et devant la jeunesse en fleur à qui il s'adresse.* »

Puisque Rosalie a toujours ses règles, cet amour ne lui est pas interdit. A l'occasion d'une promenade, Rosalie va enfin déclarer son amour au jeune homme, qui depuis un certain temps s'y attendait positivement. Il lui fit promettre de le rejoindre le lendemain là où il habitait. Mais, le soir même, Rosalie fait une épouvantable hémorragie; le médecin pense à un myome mais l'examen chirurgical indiquera qu'il s'agit d'un cancer en phase terminale. Il provenait de l'ovaire, mais les cellules mères cancéreuses avaient déjà tout envahi. Le chirurgien gynécologue fait alors son hypothèse de diagnostic. Selon lui, « *le point de départ était l'ovaire, dans les cellules qui après le début de la ménopause par Dieu sait quel phénomène d'irritation, subissent une prolifération maligne. Alors l'organisme est accablé, inondé, envahi d'hormones oestrogènes, ce qui conduit à l'hyperplasie hormonale de la membrane de la muqueuse utérine, avec des hémorragies inévitables* ». Rosalie mourra dans les suites opératoires.

Mann écrit ce roman en 1953 ; il a 78 ans et mourra deux ans après. Il montre là ses connaissances de l'endocrinologie de l'époque ; dès 1939, le pouvoir carcinogène de tous les oestrogènes avait été signalé chez l'animal. En 1947, Gusberg, gynécologue et chercheur en cancérologie faisait le lien entre l'hyperplasie endométrale et la possibilité de cancer de l'endomètre ; ce fut une des raisons invoquée contre l'administration d'oestrogène aux femmes ménopausées. Ce fut pour cela que le traitement hormonal baissa ou resta stable jusqu'en 1966.²⁷ En fait Gusberg estimait que le faible prix et la facilité d'administration des oestrogènes oraux avait rendu leur usage immoral, « *promiscuous* ».

Mann reprend ici non seulement les notions médicales de son temps mais aussi les préjugés. Si Gusberg trouvait que l'usage des oestrogènes était immoral, c'est qu'on lui supposait le pouvoir de susciter, chez une quantité de femmes comme Rosalie, des passions auxquelles elles céderaient et - facteur encore plus confusionnant (*promiscuous*) - elles risqueraient d'avoir des liaisons avec des hommes bien plus jeunes qu'elles. Que les hommes aient, depuis toujours, fait la même chose n'a jamais semblé poser problème.

Freud se complaisait à remarquer que les poètes en savent plus que les psychanalystes sur l'âme humaine et ce petit livre est sûrement une des meilleures descriptions que nous ayons des vécus amoureux d'une femme à la ménopause; excepté la chute finale de l'histoire qui, sous couvert de l'attrait du romancier pour le morbide, ramène toute l'affaire aux bonnes règles des convenances.

²⁷ Les oestrogènes étaient, la plupart du temps, employés seuls jusqu'en 1975 ; ils sont depuis associés aux progestatifs, afin de combattre le pouvoir cancérogène des oestrogènes. Voir : Belle S. E. *Changing Ideas: The medicalization of menopause*, 1987.

Résumé : A la ménopause, la perte des menstrues dévoile leur valeur de garant de la puissance d'enfanter. La clinique montre que, pour certaines femmes, les aménorrhées ménopausiques révèlent des fantasmes de grossesse, même chez celles qui pensaient ne plus vouloir d'enfants. Chez d'autres, la présence de saignements rythmiques, produits par le THS, leur donne le sentiment d'être encore femmes et désirables. Les règles sont donc aussi le garant d'une identité féminine jamais acquise définitivement. L'auteur rejoint Freud, dans son débat avec l'école anglaise, à propos d'une identité à construire et non pas acquise, ce féminin ne se confondant pas avec le maternel.

Mots clés : menstrues, ménopause, identité féminine, désir de grossesse, fantasme incestueux.